

# ICI MIEUX QUE LA-BAS Berlin, trous de mémoire

A 83 de la Freiderichstrasse, le Jugend Hôtel n'existe plus. J'ai eu beau repasser cent fois devant, rien qui ressemble à cette humble bâtisse à deux ou trois niveaux dans lequel la FDJ (Fédération de la jeunesse démocratique allemande) recevait ses invités. A la place, un bâtiment quelconque de construction récente arbore l'enseigne H & M, un magasin de fringues pour ados. A la droite de l'hôtel dans la direction de Unter den Linden, la petite place autrefois toujours déserte a, elle aussi, disparu, victime de la fièvre urbaine. Il s'y dresse aujourd'hui un bâtiment qui abrite des bureaux. La rue a beaucoup changé depuis la chute du Mur de Berlin. Sur le trottoir d'en face, où pas un seul commerce n'accrochait un seul passant, c'est une enfilade de boutiques de luxe et d'hôtels devant lesquels une foule compacte se bouscule faisant paraître la rue étroite.

A main gauche, par contre, les traces du passé socialiste de la ville se laissent encore deviner. On n'a pas encore tout effacé. Après avoir traversé la Französische Strasse, on tombe, à droite, sur la Mohrenstrasse, une rue large au calme dense, comme retranchée de la frénésie du présent. Les murs portent la patine du temps immobile. La masse des bâtiments labyrinthiques du ministère de l'Intérieur inspire encore aujourd'hui une confuse appréhension. La passerelle en pierre de taille reliant deux étages de part et d'autre de la chaussée est sculptée. Deux bustes portent sur leurs épaules la charge de la construction. Une autre passerelle, en acier et verre celle-là, enjambe la Mauerstrasse pour relier le vieux bâtiment à un autre, plus moderne. Une orfamme se balance au bout d'un mât. C'est l'annonce d'une exposition sur la Stasi. C'était le siège de la police politique

de la RDA. A l'époque, évidemment, rien ne l'indiquait sinon, pour les initiés, ce silence et ce calme. Le Mur avait des oreilles, et il était juste au bout de la rue. La circulation des personnes devait être contrainte. Un bâtiment en briques ocre porte le numéro 39-40. Il faisait partie de l'ensemble architectural du ministère de l'Intérieur mais il était dévolu en partie à la presse de la FDJ. A l'aube des années 1980, hôte du magazine *Kontakt*, j'y étais souvent reçu et c'est près de trente ans plus tard que je crois comprendre les raisons de l'atmosphère feutrée qui régnait dans les bureaux. Le ministère de la Protection des consommateurs y a maintenant son siège.

Pèlerinage ? Par deux fois, j'ai eu le bonheur de visiter Berlin, capitale de la RDA, épice de la guerre froide. Une première fois, c'était en 1980 et la seconde, fin août 1989. Depuis plusieurs mois, les dirigeants de la RDA préparaient le quarantième anniversaire de la création de leur patrie qui devait être célébré le 7 octobre. Ils avaient mis le paquet afin que l'événement soit fastueux. Pour lui donner une résonance, ils faisaient venir des journalistes des pays amis. C'est ainsi que je me retrouvais une deuxième fois en huit ans à Berlin.

Il y avait comme un malaise dans l'air. Déjà, de faux touristes est-allemands en Tchécoslovaquie se révélaient de vrais candidats du passage à l'Ouest. A Berlin même, une effervescence libératrice avait saisi les milieux intellectuels et artistiques. Le changement cessait d'être un espoir. Il deve-

nait une exigence. Mais ce sont les considérations internationales qui allaient changer la donne. Erich Honecker, l'inamovible premier secrétaire du SED, ne survivrait pas à la visite de Mikhael Gorbatchev, le nouveau boss du PCUS, manifestement missionné pour liquider son propre bloc. En proclamant que «désormais les problèmes de la RDA se régleraient non pas à Moscou mais à Berlin», Gorbatchev confirmait deux choses.

La première, que cela n'avait pas jusqu'alors été le cas. La deuxième : l'URSS lâchait la RDA. La petite république socialiste, placée par Staline comme un caillou dans la chaussure de l'Occident impérialiste, allait se dissoudre pour n'être plus que le parent honni de l'Allemagne réunifiée. Cependant, malgré les nuages qui s'accumulaient au-dessus d'Alexanderplatz, le SED (Parti socialiste unifié, au pouvoir) voulait encore croire que l'on pouvait sauver la patrie moyennant quelques réformes. La nomination du «jeune» Egon Krenz, jusque-là patron de la FDJ, à la tête du Parti et de l'Etat ressemblait à un gage donné aux réformateurs.

Le ver était dans le fruit. En se ralliant à ces derniers et en le faisant savoir par un article publié le 9 novembre 1989 dans *Neues Deutschland*, le journal du SED, Egon Krenz était loin de s'imaginer que le jour même, un trou allait être percé dans le Mur par lequel entrerait un mouvement qui allait emporter le communisme à Berlin, puis en RDA et, enfin, dans tout le bloc.

En novembre prochain, vingt ans se seront écoulés



Par Arezki Metref  
arezkimetref@free.fr

depuis ces jours d'exaltation où des citoyens prisonniers dans leur ville arrachaient de leurs mains le mur de leur geôle.

Si la disparition de la RDA a résolu un problème, elle en a créé une foule d'autres. Ce n'est sans doute pas un hasard si deux décennies après l'échec programmé du socialisme, alors que le capitalisme s'est donné tout le loisir d'étaler sa démence, on assiste à Berlin comme à un retour de ce qu'on appelle ici l'Ostalgie, la nostalgie de l'est qui tient en une évidence : il ne se peut pas que tout ait été tout le temps mauvais en RDA. Et, pour redoutable qu'elle fût, il n'y avait pas que la Stasi !

A. M.

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## Erratum

Une erreur de saisie a involontairement englouti un passage du dernier paragraphe de la chronique de Boubakeur Hamidechi dans notre édition d'hier. Nous reproduisons ci-dessous le passage tronqué avec nos plus plates excuses auprès de nos lecteurs.

Et c'est encore le général pamphlétaire qui indique sans fioritures les seules voies de ce salut. En résumé, il appelle à la «suspension de la Constitution et des partis politiques, à la dissolution du Parlement, à la remise du pouvoir à un gouvernement de transition et à la désignation d'un conseil national pour l'instauration de la démocratie (CNID)»<sup>(3)</sup>.

Bien plus qu'un programme pour une nouvelle république, c'est à une révolution des mœurs politiques qu'il nous invite. Mais qui pourra finalement prendre cette responsabilité historique si ce n'est le bras armé de la République ? Encore faut-il que cette ANP veuille à son tour croire à cette utopie. A 60 jours de la naissance d'une république monarchique, le Tout-Alger des politiciens spéculait alors que l'électeur basique a déjà oublié ce que les vocables : «civiques et patriotiques» signifient.

Le Soir d'Algérie

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[laalamhakim@hotmail.com](mailto:laalamhakim@hotmail.com)



## LES COMPAGNONS DU TUNNEL !

A Aïn-Témouchent, décès de la doyenne des Algériens à l'âge de 112 ans. A Médéa, décès de l'homme le plus grand du pays. Il mesurait 2,40 m. Mais que l'on se rassure, le mec le plus narcissique d'Algérie...

... est toujours en vie

- Eh ! Oh ! Y a quelqu'un ? Répondez-moi ! Je suis le candidat déjà réélu au prochain plébiscite présidentiel. S'il vous plaît, dites quelque chose, faites-moi signe, j'ai peur dans le noir.  
- Je suiiiis là ! N'aie pas peur, je suis à tes côtés  
- Qui se cache derrière cette voix masculine ? Il me semble la reconnaître.  
- Voyons ! Mais, c'est moi, ta petite et chère Louisa.  
- Ah ! Oui ! Louisa ! La seule trotskyste dans le monde qui soutient ouvertement un régime tout aussi ouvertement capitaliste et rentier.  
- Voilà ! Tu me situes enfin ! N'aie pas peur du noir mon grand. Je t'accompagne comme promis dans ce tunnel menant à la sortie, vers les ténèbres. T'es rassuré ?  
- M'ouais ! Passablement, Louisa, passablement. Toi, t'es des nôtres. T'es de la Maison ! N'y aurait-il personne d'autre d'un peu plus... d'un peu moins abonné aux présidentielles bidouillées ?  
- Je suiiiis là ! N'aie pas peur, mon seigneur ! Je suis à tes côtés.  
- Qui se cache derrière cette voix féminine ?  
- M'enfin ! C'est moi, ton petit et adoré Faouzi.  
- Ah ! Oui ! Faouzi ! Mais dis donc, t'as poussé et grandi depuis la dernière fois où je t'ai vu. Et t'as même des cheveux gris maintenant. Sinon, mis à part surgir

du noir, que fais-tu d'intéressant ?

- Moi aussi, je t'accompagne dans le tunnel menant à la sortie, vers les ténèbres. T'es rassuré ?  
- M'ouais ! Passablement, Faouzi, passablement. Mais pour traverser ce tunnel, je pensais plutôt à un profil un peu plus... un peu moins... enfin... t'as compris quoi ! Tu comprends toujours, du reste ! N'y aurait-il personne d'autre pour cette satanée élection qui me sort déjà par les trous du tunnel ?  
- Je suiiiis là. N'aie pas peur, je suis à tes côtés, devant toi, derrière toi, au-dessus de toi, en toi...  
- C'est qui l'équilibriste de service qui prétend ainsi être à mes côtés, devant moi, derrière moi et même en moi ?  
- Voyons ! Mais c'est moi, ton petit ministre de l'intérieur du système.  
- Ah ! Oui ! Mon petit Nounou ! Le fidèle d'entre les fidèles qui a juré que lui, en poste et en transistors, ne prononcera jamais un autre nom que le mien le jour des résultats.  
- Voilà ! Tu me remets maintenant ! N'aie pas peur du noir. C'est moi qui le fabrique. Comme j'ai fabriqué le tunnel, Louisa, Faouzi et tous les autres spectres qui t'accompagnent vers les ténèbres. T'es rassuré maintenant ?  
- Mmmmm ! J'adooore le noir ! Et j'invite tous ceux que tu as inventés et les autres, ceux que tu vas vite devoir m'inventer dans les jours qui viennent à cheminer avec moi dans le noir. Ceux qui s'y refuseront seront irrémédiablement condamnés à fumer du thé et à rester éveillés en plein jour à ce cauchemar qui continue.

H. L.